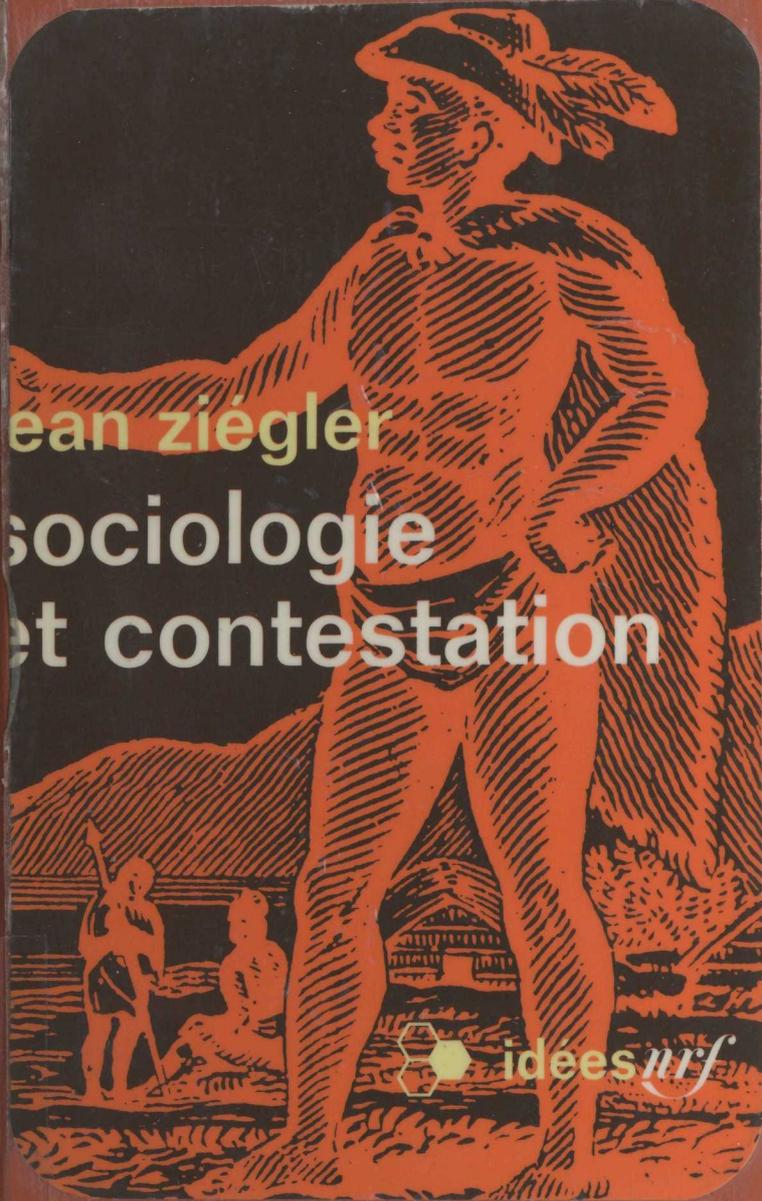


SOCIOLOGIE ET CONTESTATION – ZIEGLER, J.

HM  
24  
Z66  
1969  
C.2

Jean Ziegler  
Sociologie  
et contestation



 idées nrf

HM

24

Z66

1969

C.2

*Jean Ziégler*

# Sociologie et contestation

Essai sur la société mythique

*nrf*

Gallimard

1466231

*Première partie*

LE LANGAGE NAISSANT

- |   |    |
|---|----|
| 1. <i>Remarques de méthode.</i>                   | 19 |
| 2. <i>Le langage animal et le langage humain.</i> | 25 |
| 3. <i>Les étapes du langage humain.</i>           | 33 |
| a) <i>L'hypothèse de L. V. Bounak.</i>            | 33 |
| b) <i>Les étapes du devenir linguistique.</i>     | 38 |
| 4. <i>Langage et outillage technique.</i>         | 45 |

*Deuxième partie*

LES HOMMES ENSEMBLE

- |   |     |
|---|-----|
| 1. <i>La généalogie paléanthropologique.</i>                                      | 61  |
| a) <i>Remarques de méthode.</i>   | 61  |
| b) <i>L'infanticide institutionnalisé et la chefferie embryonnaire.</i>           | 66  |
| 2. <i>Société animale et société humaine.</i>                                     | 77  |
| 3. <i>Le passage de la nature à la culture.</i>                                   | 88  |
| 4. <i>La naissance de l'intelligence.</i>   | 109 |
| a) <i>L'intelligence spécifique par opposition à l'intelligence individuelle.</i> | 109 |
| b) <i>L'intelligence sociale.</i>   | 117 |

## Troisième partie

## LA SOCIÉTÉ MYTHIQUE

- |   |     |
|---|-----|
| 1. <i>Remarques de méthode.</i>   | 131 |
| 2. <i>Société préanimiste. Société animiste. Société totémique.</i>                                 | 135 |
| 3. <i>La naissance de la liberté ou la genèse de la société mythique.</i>                           | 147 |
| 4. <i>La structure sociale de la société mythique.</i>  | 169 |
| 5. <i>La perversion de la société mythique ou la société cognitive masquée en société mythique.</i> | 193 |
| a) <i>La possession.</i>  | 193 |
| b) <i>Problèmes de l'incarnation statuaire.</i>   | 200 |
| c) <i>Incarnation dans des dessins.</i>   | 207 |
| d) <i>L'action théâtrale.</i>   | 209 |

## Quatrième partie

## AUTRUI ET SES FRONTIÈRES

- |   |     |
|---|-----|
| 1. <i>« Nous » et « les primitifs ».</i>      | 223 |
| 2. <i>La logique : morale sociale.</i>        | 233 |
| 3. <i>L'aventure de la société cognitive.</i> | 241 |
| <i>Conclusion : la liberté impatiente.</i>    | 245 |

DU MÊME AUTEUR



SOCIOLOGIE DE LA NOUVELLE AFRIQUE

## AVANT-PROPOS

Que les étudiants aient secoué un régime et privé de sommeil un général et des ministres reste finalement de peu d'importance comparé à ce que ces mêmes étudiants ont fait à la sociologie française : ils l'ont ébranlée dans ses fondements. Plus : ouvriers méticuleux, ils sont en train de réduire ses ruines à un amoncellement de cailloux dont aucun architecte — et s'appellerait-il Lefèbvre — ne ferait plus naître l'ancien édifice. La phrase orgueilleuse de James Frazer qui inaugure l'aventure incertaine, mais admirable du *Golden Bough* vient ici à l'esprit : « Two or three generations of literature do more to change thought than two or three thousand years of traditional life <sup>1</sup>. » En réduisant encore les délais de Frazer nous devons reconnaître que l'ensemble des tribus françaises a été à tout jamais dérangé — au sens psychiatrique du terme — par cette unique génération qui aujourd'hui refuse les rites coutumiers de son initiation. Notre vie traditionnelle, toute notre histoire mécaniste et une bonne partie de cet avenir que les sociologues croyaient jusqu'ici intelligible vient de

1. Frazer J., *The Golden Bough*, vol. I, 3<sup>e</sup> éd., Mc Millan, New York, 1951, préface.

Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation réservés pour tous les pays, y compris l'U. R. S. S.

© Éditions Gallimard, 1969.

24039

Bibliothèque  
A CHICOUTIMI

voler en éclats sous un unique coup de gueule. La violence méditée des étudiants constitue d'abord le refus d'un rituel d'intégration. Nanterre est d'abord un mouvement d'objecteurs de conscience. Les meilleurs d'entre les étudiants refusent de servir la société qui les a fait naître. Ils ne veulent pas se plier à ses lois car la contrepartie en efficacité sociale qu'ils peuvent en attendre leur paraît, à juste titre, ridiculement insuffisante. A leurs yeux la sociologie telle qu'elle existait avant Mai remplissait une unique fonction : elle fournissait les catégories mentales à l'opération d'intégration. Ils la rejettent donc. Raymond Aron, le sociologue français qui peut-être a laissé le plus de chair sous les dents de ses élèves, a vu juste au moins sur un point : Dans une Université réellement autogérée et dont l'orientation intellectuelle serait d'une façon décisive donnée par les contestataires, la sociologie marxiste ne remplacerait pas ipso facto la sociologie durkheimienne. Car la sociologie marxiste est elle aussi fournisseuse de cadres mentaux intégrants et de rites d'initiation. Que ces rites d'initiation préparent à l'intégration des pubères dans la contre-société marxiste ne change rien à la question<sup>1</sup>. Ou comme le dit Balandier : « Charléty était un rituel à l'état naissant. Une société politique qui tentait de se concevoir et de se définir. Mais tous les nouveaux rites ont une vertu contestataire au départ et retrouvent ensuite leur fonction d'intégration<sup>2</sup>. »

1. Balandier G., *Anthropologie politique*, éd. P. U. F., 1968, notamment p. 759.

2. Balandier G., dans *L'Express*, n° 911, 1968, p. 29.

L'éruption de Nanterre au sommet<sup>1</sup> ou Gauchisme-maladie sénile du communisme<sup>2</sup> fournit des lectures passionnantes. Pourtant ces manifestes créent eux-mêmes des contradictions insolubles. Refuser toute initiation ritualisée, rejeter l'intégration sociale et les cadres mentaux qui la préfigurent, bref : abolir la sociologie ne résout pas pour autant le problème. En d'autres termes : aucune création politique n'est possible en dehors de l'action collective, donc du mouvement des masses. Même pour le poète, l'acte créateur n'est solitaire qu'en apparence. L'homme séparé des hommes n'est qu'un cri. Il faut avoir vu le Harrar pour comprendre la déchéance de Rimbaud. Les rocs bizarres de l'Est éthiopien semblent avoir été modelés par les ondes de choc de son cri. (Car ce qu'il dit dans les lettres à sa sœur ne restitue — aussi terrible que soit leur message — qu'une infime fraction de sa souffrance<sup>3</sup>.) Rimbaud n'est pas une solution. Les plus lucides d'entre les étudiants le savent.

Autrement dit : il n'y a pas d'homme sans société. Il n'y a pas de société sans auto-interprétation. Bref : sans la sociologie, il n'existe ni homme ni société. Le mouvement révolutionnaire des étudiants se mettra

1. Lefèbvre H., *L'éruption de Nanterre au sommet*, éd. Anthropos, Paris, 1968.

2. Daniel et J. Cohn-Bendit, *Gauchisme — maladie sénile du communisme*, éd. du Seuil, 1968.

Aussi Touraine A., *Le mouvement étudiant ou le communisme utopique*, éd. du Seuil, 1968.

3. Rimbaud, *Correspondance 1888-1891*, éd. Gallimard, 1965.

donc au travail tôt ou tard. Il tentera de concevoir, puis de formuler une sociologie nouvelle. Personne ne sait ce qu'elle sera. Ou plus précisément : tout ce que nous pouvons en savoir maintenant c'est qu'elle sera radicalement différente de tous les systèmes que d'autres hommes avant elle ont consignés dans des livres. Cette nouvelle sociologie sera aussi originale et aussi surprenante que les formes de sociabilité qui sont en train de naître sous nos yeux et qu'elle sera chargée de rendre intelligibles, donc gouvernables. Ici entre les « Nouveaux » et les « Vieux » (pour reprendre le vocabulaire initiatique) un dialogue devient possible. Le présent livre a un but modeste, mais précis : par la relecture de quelques-uns des grands ancêtres de cette sociologie française tant abhorrée par les étudiants, il tente de faire apparaître certaines constantes de l'entreprise sociologique. Autrement dit : le problème de l'initiation, de la reprise d'hommes biologiquement jeunes par la société qui leur pré-existe (et de leur remodelage sur le mode rituel ou plus purement intellectuel conformément aux exigences structurelles de cette société) se pose avec certitude depuis l'âge néolithique. Pour certains auteurs — comme Dart — l'initiation est la préoccupation majeure déjà des hominidés qui sans elle auraient rapidement régressé vers les modes d'être et de pensée de certains types de primates sub-humains<sup>1</sup>. Le même problème peut aussi être formulé sur un mode postulatoire : même si les contestataires refusaient

1. Dart R., *The Predatory transition from man to ape*, in *International Anthropological and linguistic review* : Cf. notre page 77.

l'évidence historique et niaient que les moments où une société essaie de s'assimiler les jeunes et de briser leur énergie sauvage, soient les moments clés de toute l'aventure sociale, la question ne se trouverait pas pour autant résolue ; car quelle que soit la société qui naîtra de la contestation étudiante une sorte de déterminisme continuera à s'acharner sur elle. Devenus pères — pères révolutionnaires d'accord et qui n'abdiqueront jamais le droit de poser un regard neuf sur chaque chose et qui à chaque aurore remettront en question ce que leurs mains auront créé la veille — ils verront grandir des enfants, puis des adolescents, enfin des hommes à qui il leur faudra transmettre leurs institutions sociales et leur savoir. En d'autres termes : l'invention de rites d'intégration — ou si l'on formule l'hypothèse de l'avènement prochain d'une société plus rationalisée que la nôtre, un mécanisme d'assimilation — s'impose telle une nécessité future aux contestataires d'aujourd'hui.

Il est donc utile dès maintenant de réfléchir à la problématique fondamentale du processus de socialisation. Nous le ferons dans une perspective particulière qui pour l'instant ne relève que de l'hypothèse, mais dont le bien-fondé sera prouvé — nous l'espérons — dans les dernières pages de ce livre : cette hypothèse méthodologique est celle formulée par Lucien Lévy-Bruhl. Elle postule l'unité de départ entre la conscience humaine et le monde des alentours. Autrement dit : la conscience noyée dans une participation globale n'existe d'abord que sous forme de projet. Elle se constituera graduellement au moyen d'une distanciation dont nous verrons les

étapes. Cette hypothèse suppose dès maintenant une inversion de l'interrogation que formule couramment l'homme de la rue : parlant de la société contemporaine il ne s'agira plus de savoir comment la conscience individuelle constamment menacée d'absorption par la conscience collective — ses modes, ses manies et ses excitations manipulées — pourra conquérir un espace de liberté vitale où déployer les pouvoirs multiples et impressionnants que le monde lui reconnaît. La tâche par contre que les temps présents semblent assigner à la sociologie est celle de l'invention de mécanismes d'intégration nouveaux qui assureront à la fois la survie non seulement des groupes petits (couple, famille unicellulaire) et grands (États pluriethniques du Tiers Monde) les plus menacés aujourd'hui, mais de l'humanité tout entière.

Comme la plupart de mes collègues j'ai fait l'année passée — et je ferai cette année encore, je le crains — une expérience inquiétante : à peine mon cours était-il commencé que déjà il était interrompu. Et ce qui est pire, cette interruption dans la plupart des cas n'apparaissait comme parfaitement justifiée. C'est que les étudiants, du moins les plus brusquement éveillés parmi eux, me harcelèrent de questions qui tel le feu roulant de l'orage, effritaient peu à peu les fondements de mon cours. Les questions, pour le plus grand nombre, s'attaquaient aux cadres référentiels de l'exposé. Par une contestation systématique de ses bases axiomatiques elles menacèrent

de transformer ma sociologie en un ramassis d'affirmations idéologiques et de données empiriques mal reliées entre elles.

J'ai résolu d'écrire ce livre non pas parce que le cours magistral appartenant au passé je veux de nouveau pouvoir parler tout seul. Ce livre par contre constitue une tentative de réponse globale. Je voudrais pouvoir montrer aux révolutionnaires que les principales thèses de la sociologie durkheimienne qui, du fait d'un long usage irréfléchi apparaissent aujourd'hui aux meilleurs d'entre eux comme les vérités apologétiques d'une foi mal fondée, relèvent en réalité du constat le plus rigoureusement scientifique. Autrement dit : ces thèses constituent la formulation conceptuelle de certains mouvements constants de la société des hommes. Elles peuvent à chaque instant être dissoutes. Ou en d'autres termes encore : leur substrat événementiel peut être restitué à tout moment. En conclusion : si le terme n'était pas trop prétentieux je voudrais donner à ce livre la tâche de définir certaines formes élémentaires de la sociologie.

Le livre a quatre parties : la première essaie de donner une explication sociologique de la genèse des premiers concepts et du langage chez l'homme. La seconde traite de la naissance du groupe humain. La troisième partie tente de cerner une des formes fondamentales et particulièrement intéressantes de la société contemporaine : la société mythique. Enfin, par une dernière série de réflexions nous voudrions

*essayer d'expliquer pourquoi — dans la crise actuelle de notre science — la sociologie trop mal connue de Jean Piaget nous paraît inaugurer une voie pleine de promesses, qu'emprunteront peut-être demain — ensemble — les traditionalistes d'hier et les contestataires d'aujourd'hui.*

*La Faculté de Lettres de l'Université de Neuchâtel m'a accordé quelques mois de congé au cours de l'année 1968. J'en remercie particulièrement le professeur Jean Gabus, Directeur de l'Institut d'Éthnologie. Une partie de ce livre a été rédigée aux États-Unis. J'y ai bénéficié des conseils de mes collègues de l'Institut des Nations Unies pour la Formation et la Recherche. Qu'ils en soient ici remerciés. Dans l'élaboration des quatrième et cinquième parties de mon livre j'ai été aidé, d'une façon parfois décisive, par mes amis Rodolpho Antici, Maria da Gloria Antici, Claude Mettra et M. Paulo Strauss.*

*Enfin : Je dois une reconnaissance particulière au professeur Georges Balandier. M. Balandier était l'invité de l'Université suisse, au moment où éclataient à la Sorbonne les premiers mouvements contestataires. Le 10 mai au matin, nous étions sur la route, écoutant à la radio de la voiture les nouvelles de Paris. Bénéficiant d'une intuition extraordinairement précise, M. Balandier me dit la mise en question profonde et l'épreuve intellectuelle très dure que signifierait pour notre science l'extension des mouvements de la première moitié de mai. M. Balandier*

*a gardé raison. Je lui dois l'idée directrice de ce livre.*

Paris-Genève,

JEAN ZIÉGLER

Pâques, 1969.

*Ce livre n'aurait pas pu être écrit sans la critique amicale et les conseils précieux de mes collègues de l'Institut Africain de Genève. Je les en remercie sincèrement.*

*Première partie*

LE LANGAGE NAISSANT

## 1

*Remarques de méthode*

Une hypothèse domine la première partie de ce livre : il semble bien qu'il existe entre l'évolution d'une société et les mutations physiologiques des hommes qui la composent un rapport intelligible. Ce rapport — accessible à la vérification empirique — trace dans le sable mouvant de l'histoire la figure d'une double interdépendance dialectique entre l'institution sociale et le cerveau humain qui la conçoit. Toujours sous forme d'hypothèses deux énoncés subsidiaires deviennent alors possibles : la paléontologie classique comme la neurophysiologie contemporaine indiquent que l'évolution des structures cérébrales de l'homme poursuit un trajet allant d'une structure relativement simple vers des types d'organisation d'une complexité extrême. Si le rapport d'interdépendance entre structures sociales et organisation physiologique du cerveau humain pouvait être démontré du moins en partie, nous pourrions affirmer que la société des hommes évolue elle aussi selon un mode intelligible et qu'elle épouse le trajet du développement cérébral. Autrement

dit : partant d'une structure relativement simple, elle emprunterait la route mal délimitée de la complication progressive <sup>1</sup>.

Une double mise en garde est nécessaire : nous n'épousons pas telle quelle l'hypothèse — bien trop vaste à notre avis pour être réellement opératoire — de Durkheim sur l'existence d'un nombre réduit de formes-sources d'où serait sorti par prolifération ultérieure l'ensemble des sociétés aujourd'hui connues. Aussi séduisante que paraisse sur le plan théorique cette idée qu'il explique dans les *Formes élémentaires de la religion*, rien ne démontre qu'il existe pour chaque société une unique forme-mère <sup>2</sup>. La sociologie empirique n'a pas réussi non plus — malgré une accumulation prodigieuse d'enquêtes parcellaires sur les types de sociétés les plus variés et les plus éloignés dans l'espace et le temps — à apporter ne serait-ce qu'un début de confirmation à cette autre idée de

1. Cf. la critique que Jean Piaget adresse à Durkheim dans *Les opérations logiques et la vie sociale*, contribution de Jean Piaget aux mélanges d'études économiques et sociales offerts à Édouard Folliet et L. Hersch, Université de Genève, éd. Georg, 1945.

2. Lorsqu'il est question de cerveau humain l'utilisation du terme « simple » peut paraître abusive. Pourtant même les participants du colloque de l'IBRO (International Brain Research Organization) qui en 1968 firent le point des recherches sur l'interdépendance entre la structure physiologique du cerveau et le comportement social des hommes ne purent éviter le terme.

Voir *Documents du colloque de l'IBRO* (Paris, 11-15 mars 1968), publiés par l'UNESCO, notamment l'intervention du professeur Carlos Chagas.

Durkheim selon laquelle cette forme-source pourrait être rejointe mentalement à chaque instant par la réduction des structures plus compliquées. Autrement dit : l'image sous-jacente au raisonnement durkheimien qui est l'« arbre forme-mère » dont les branches de plus en plus proliférantes seraient les institutions nées de la complication ultérieure, tient de l'intuition invérifiable plus que du raisonnement sociologique.

La deuxième mise en garde : aussi fascinante que puisse paraître aujourd'hui la relecture de l'œuvre de Darwin, nous ne pensons pas qu'on puisse sans réserves importantes affirmer la succession linéaire entre une branche déterminée de primates sub-humains et l'homme <sup>1</sup>. Que l'homme soit né en Afrique, Raymond Dart l'a à notre avis prouvé au-delà du doute raisonnable <sup>2</sup>. Mais malgré les similitudes très grandes entre la morphologie et les comportements sociaux de certains primates sub-humains qui dans l'optique de Darwin précèdent immédiatement l'homme et cet homme lui-même, aucune science n'a réussi jusqu'ici à définir d'une façon satisfaisante la mutation qui fit — selon les évolutionnistes orthodoxes — du singe un homme pensant. On nous répondra avec raison qu'une impossibilité *a priori* s'oppose à un tel projet : si les paléontologistes et les anthro-

1. *De l'origine des espèces* parut pour la première fois en 1859.

2. Dart R., *The osteodontokeratic culture of Australopithecus prometheus*, monographie du Transvaal Museum, Pretoria, 1957.

pologues physiques tiennent à leur disposition des ossements, des fragments crâniens, des dessins muraux, des instruments et des gîtes, ils ne possèdent bien sûr une quelconque masse cérébrale d'un quelconque père fondateur de la race humaine. Des neurophysiologistes et des généticiens suppléent partiellement à cette déficience méthodologique en procédant par exemple à des études comparatives et synchroniques entre les sociétés de chimpanzés et des sociétés humaines dites primitives et entre des individus-chimpanzés au-dessous de douze ans et des enfants humains du même groupe d'âge. Notre hypothèse du départ doit donc une deuxième fois être limitée : il semble bien qu'aucune science n'arrivera jamais (du fait des déficiences sus-mentionnées de son « réel ») à restituer la forme originale du cerveau humain et du système premier des transmissions nerveuses. A plus forte raison aucune sociologie ne pourra jamais définir — ne serait-ce que par extrapolations — la ou les formes-sources des sociétés si infiniment complexes qui coexistent aujourd'hui sur notre planète. Autrement dit : le trajet de l'évolution sociologique, *id est* : de la complication progressive des interdépendances entre les institutions sociales et le développement physiologique de l'homme, ne se laisse décrire avec quelque exactitude que sur une distance relativement courte.

Une dernière remarque générale doit être faite d'entrée en matière. Elle garde sa valeur pour le livre tout entier : les datations historiques que

nous utilisons sont parfois controversées. En effet, ni les paléontologues ni les archéologues ne sont encore parvenus à se mettre d'accord sur une datation unifiée.

Ceci tient avant tout aux difficultés techniques de la mensuration des vastes espaces où se déroulent les drames premiers de l'humanisation. Williard Libby a — il y a quelque quinze ans — mis au point la méthode du carbone 14. On peut en effet déterminer l'âge des fossiles animaux et végétaux en mesurant leur taux de carbone 14. Ce corps radioactif a la propriété de se désintégrer dans un laps de temps connu (5 600 ans environ). Mais cette méthode paraît elle-même peu sûre : d'abord elle est difficilement utilisable pour les fossiles qui ont plus de 3 000 ans ; le contenu de carbone 14 est alors trop faible pour permettre une mensuration utile. Ensuite seuls les fossiles animaliques et végétaux contiennent du carbone 14.

Il existe une seconde méthode de datation : celle qui utilise le potassium 40. Cet élément ne se désintègre qu'après une période d'environ 1 300 millions d'années. Mais cet élément ne permet pas de mesurer les périodes dites courtes ou moyennes.

Enfin : le laboratoire de recherches archéologiques de l'Université d'Oxford vient de développer une troisième méthode. Elle tente de mesurer la thermoluminescence d'un objet. Autrement dit, les chercheurs d'Oxford tentent de chiffrer la lumière que les fossiles restituent sous l'action de la chaleur. Cette lumière varie selon la quantité d'énergie accumulée par les objets soumis au

rayonnement cosmique (et ceci, semble-t-il, indépendamment de la profondeur où ces objets sont enterrés). Pour un site déterminé le rayonnement cosmique comporte une intensité annuelle moyenne invariable (ceci toujours dans l'hypothèse des chercheurs d'Oxford). Il devient donc possible de connaître le nombre d'années pendant lesquelles l'objet a été exposé au rayonnement.

## 2

*Le langage animal  
et le langage humain*

L'interdépendance entre l'évolution physiologique et le devenir social de l'homme peut être observée avec une précision particulièrement impressionnante à un tournant clé de l'histoire : l'apparition du langage. Une première distinction : l'animal émet — dans des situations déterminées — des sons instinctifs. Il s'agit là de signaux fixes qui sont immédiatement compris par l'ensemble de la troupe. A part ces situations communes et bien connues où l'animal émet des sons pour annoncer aux autres un danger ou leur signaler la présence de l'eau, d'une proie ou d'un gîte, certains primates sub-humains se servent de sons pour une raison autre que la communication. Ainsi les gorilles utilisent-ils leurs cordes vocales comme une arme de combat, aboyant furieusement et émettant des sons terrifiants dès qu'un ennemi — homme, léopard ou buffle — s'approche d'eux <sup>1</sup>.

1. Nous avons fait nous-même la surprenante expérience de l'efficacité de cette arme : projetant (en août 1965) une excursion dominicale dans la forêt montagneuse qui s'étend à l'est du lac Kivu, à la hauteur de Lwiro, le brusque

Les situations où l'animal utilise ses cordes vocales sont multiformes comme sont multiformes les buts spécifiques de l'émission animalique de sons. Toutefois, l'ensemble des sons animaliques possède du moins une caractéristique commune : ces sons sont l'aboutissement d'un mouvement instinctuel. L'homme aussi connaît les sons inconscients. (Exemples : cri d'angoisse, pleurs, etc.) Toutefois il les inhibe la plupart du temps. La très grande majorité des sons qu'il émet sont des sons nés sous le contrôle du cortex cérébral. Ce sont ces sons conscients qui servent de base au langage humain. Mais cette voix « consciente » ne produit pas seulement le langage-communication. Elle est en plus responsable de la naissance des concepts chez l'homme. Avant d'aborder cette seconde fonction de la voix consciente spécifions un point important : Darwin et après lui de nombreux chercheurs donnent une interprétation strictement biologique du rôle des perceptions sonores et de l'activité des organes vocaux comme noyaux pour la formation de la liaison des représentations ; autrement dit : le langage-communication et les concepts ne pouvaient naître que dans certaines conditions biologiques très strictes. Ces conditions sont réunies chez l'homme et chez l'homme seulement<sup>1</sup>.

hurlement d'une bande de gorilles nous coupa toute envie de poursuivre notre promenade. Il nous fit retourner en courant vers la maison la plus proche.

1. Pour l'analyse détaillée de ces conditions, voir Portmann A. in *Thesaurus*, éd. Arbeitsgemeinschaft für Kultur-anthropologie, Bâle, mars 1969.

Elles exigent notamment : la différenciation subtile des ligaments et des muscles de l'appareil vocal assurant une diversité quasi infinie des mouvements : une non-participation de l'appareil vocal dans les fonctions principales de l'organisme ; une petite dépense d'énergie de l'appareil vocal pendant une longue période de travail : la possibilité inhérente à l'appareil vocal de combiner ces mouvements avec les perceptions des organes des sens.

Depuis Darwin, de nombreuses expériences ont en outre confirmé le fait que l'appareil vocal particulier de l'homme était non seulement responsable de la naissance d'un langage de sons conscients et audibles, mais encore de la genèse du travail intellectuel sans mot prononcé. Le travail intellectuel — principale forme de notre activité mentale — s'effectue bien sûr sans prononciation de sons. Il se fait néanmoins avec la participation active et directe des organes vocaux. En effet, comme nous le verrons plus tard, le travail intellectuel reste impensable sans l'excitation et la vibration des cordes vocales produisant des sons non prononcés d'un langage qui se constitue sous le contrôle du cortex cérébral. Autrement dit : il s'établit une liaison nécessaire entre des représentations mentales et des sons déterminés de la voix.

Cette constatation mérite quelques réflexions supplémentaires : la voix consciente — *id est* la vibration des cordes vocales se faisant sous contrôle cérébral et n'étant pas le fruit d'une simple réaction instinctuelle — exprime d'abord une

réaction de l'individu à une perception reçue à un instant déterminé. Mais en même temps la voix consciente réagit à des phénomènes d'ordre plus général. L'utilisation consciente de l'appareil vocal signifie par conséquent un enrichissement important de la pensée : cet enrichissement se concrétise par l'élargissement du cercle des représentations individualisées incluant des images fournies à l'entendement par des phénomènes n'ayant pas de liaison immédiate et directe avec la perception d'un moment donné. La multiplication des représentations donne naissance aux concepts. Pour l'instant et tout à fait provisoirement, nous définissons le concept comme l'aboutissement du processus d'abstraction ; ou encore : comme la redéfinition au second degré de nombre de représentations (d'êtres, de choses) qui sont réunies par certains indices communs.

La conquête du concept par l'homme (et son absence chez les autres primates) produit des conséquences sociales immédiates et importantes. Maniant des concepts tels que « branche », « pierre », etc., l'homme possède une représentation formée de nombreuses qualités de ces objets.

Le concept confère la prévisibilité. En d'autres termes : l'homme n'aura plus désormais besoin d'expérimenter à chaque fois le maniement de l'objet concret. Grâce au concept (et à la prévisibilité qu'il confère) le résultat du maniement concret d'une pierre concrète rencontrée sur une colline déterminée à une heure donnée de la journée lui devient immédiatement accessible.

L'homme économise ainsi journallement des trésors d'énergie et des siècles de temps. Le primate sub-humain, lui, souffre d'une situation tout autre : n'accédant pas au concept il découvre à chaque fois l'objet dans sa radicale nouveauté. Une série d'expériences toujours nouvelles lui sont nécessaires pour accéder au maniement juste (*id est* : le maniement permettant d'atteindre le but visé) de l'objet.

Ayant établi une nette frontière entre le langage animal et le langage des hommes, quelques réserves doivent être faites. Faute d'un langage adéquat et un développement suffisant du cortex cérébral, l'emploi normal de concepts abstraits constitue un projet impossible pour l'ensemble des primates sub-humains. Néanmoins chez certains de ces primates les frontières du « savoir-faire » instrumental ont été au cours des siècles repoussées progressivement. La borne extrême de la pensée non conceptuelle, mais déjà parasympolique des primates sub-humains semble avoir été atteinte par certains types de chimpanzés. Pour bien faire comprendre la mince, mais semble-t-il définitive ligne de séparation entre le langage-concept des hommes et le langage non conceptuel des singes supérieurs nous donnons ici un exemple, tiré de la riche collection des cas expérimentaux du laboratoire des primates de Yale : un appareil distributeur se déclenche lorsqu'on met un jeton dans une fente. Il laisse alors tomber un grain de raisin dans une coupe. Les chercheurs se servent de six chimpanzés dont

l'âge varie de deux ans et deux mois à six ans. Les expérimentateurs font fonctionner l'appareil et les chimpanzés regardent. Les chimpanzés prennent ainsi l'habitude de guetter la chute du fruit. Mais l'exemple optique ne suffit pas. Les expérimentateurs aident les chimpanzés à placer le jeton dans la fente en guidant leurs mains. Peu à peu et après un nombre variable de gestes guidés chacun des chimpanzés arrive à glisser le jeton sans aide extérieure. Un second appareil entre alors en jeu : ce deuxième appareil fait tomber un grain de raisin lorsque la main tourne une poignée. A un troisième stade de l'expérience ce deuxième appareil ne délivre plus de raisin, mais lorsque la poignée est tournée elle fait tomber un jeton. Ces jetons peuvent maintenant être utilisés dans le premier appareil. En d'autres termes : les jetons tombés de l'appareil n° 2 peuvent être échangés moyennant la mise en action de l'appareil n° 1 contre des grains de raisin.

Cela les chimpanzés apprennent à le faire. Une seconde série d'expériences a pu leur apprendre le maniement différencié de plusieurs types de jetons : un jeton de cuivre jaune ne sert à rien. Un jeton blanc délivre une grappe de raisin. Un troisième jeton d'une couleur encore une fois différente permet d'obtenir deux grappes de raisin à la fois. Un jeton bleu enfin permet au sujet de mettre fin à l'expérience. Placé dans une boîte particulière il peut se faire ouvrir par l'expérimentateur la porte de la cage d'expérimentation. Il est intéressant de réfléchir un instant sur la dimen-

sion sociale de ces expériences. Lorsque les chercheurs de Yale enferment deux chimpanzés à la fois dans une même cage d'expérimentation deux comportements sont observés. Dans certains cas, les sujets se battent pour l'obtention des jetons permettant d'obtenir le raisin ; dans d'autres ils coopèrent. Il n'est pas possible de dire avec précision quelles sont les raisons du choix de l'un ou l'autre de ces comportements contradictoires. Les chercheurs de Yale ont aussi utilisé deux cages séparées. Ils y ont placé dans chacun un sujet. L'une des cages donne accès à l'appareil qui permet d'obtenir les jetons (appareil n° 1), l'autre à celui qui rend possible l'échange des jetons contre le raisin (appareil n° 2). Les chercheurs ont alors vu occasionnellement un chimpanzé mendier des jetons à l'autre. Parfois le mendiant a eu gain de cause<sup>1</sup>.

1. Rapporté par Guillaume P., dans *La psychologie animale*, Paris, 1950, p. 197 sq.

Pour la connaissance du matériel relativement important existant aujourd'hui sur l'expérimentation avec des primates sub-humains, cf. notamment :

— Kellog W. N. et Kellog L. A., *The Ape and the Child*, New York, 1933.

— Koehler W., *L'intelligence des singes supérieurs*, Paris, 1927.

— Kortlandt A., *Chimpanzees in the Wilderness*, in « *Scientific American* », 1962, 206, N° 5.

— Guillaume P. et Meyerson I., *Recherche sur l'usage de l'instrument chez les singes*, in *Journal de Psychologie normale et pathologique*, 1930, N° 27 ; 1931, N° 28 ; 1934, N° 31.

Sur l'expérimentation avec des dauphins, cf. les travaux de Lilly, en particulier :

— Lilly J. C., *Man and Dolphin*, Londres, 1962.

## 3

*Les étapes du langage humain*A. L'HYPOTHÈSE DE L. V. BOUNAK <sup>1</sup>

La théorie de Bounak qui nous paraît être d'une grande importance pour la sociologie contemporaine et dont il faut déplorer le peu d'écho qu'elle éveille encore en Europe occidentale part de l'affirmation — largement confirmée par un matériel expérimental abondant — qu'il existe une liaison étroite entre l'apparition du concept chez l'homme et la fixation des sons correspondants de la voix. Les deux moments semblent relever d'une synchronie étonnante. Ceci paraît être vrai à deux niveaux d'existence distincts : le concept et le son vocal correspondant naissent au même moment chez l'enfant comme ils naissent à un instant déterminé et unique chez les hommes dits primitifs.

Bounak lui-même cite immédiatement les deux types d'arguments qui peuvent être invoqués

1. Bounak L. V., *L'origine du langage*, in Actes du Colloque international du Centre national de la recherche scientifique sur les processus de l'hominisation, Paris 19-23 mai 1958 ; Actes publiés par le C. N. R. S., p. 99 sq.

contre lui. D'une part un homme-adulte et un homme-enfant ont, extérieurement, parfois la même conduite face aux objets. L'un comme l'autre se brûlent au feu et évitent par conséquent la flamme du fourneau. L'homme-adulte agit selon des concepts. Faut-il en conclure que l'homme-enfant se conduisant dans des situations analogues d'une façon identique à celle de l'homme-adulte possède lui aussi ces concepts — avec la seule différence qu'il les possède et ne sait pas les formuler? Si tel était le cas la liaison fonctionnelle ou du moins l'apparition nécessairement simultanée des sons conscients et des concepts chez l'homme serait mise en question. Or, de nombreuses expériences ont prouvé que cette similitude extérieure des conduites chez l'homme-adulte et l'homme-enfant repose en fait sur une coïncidence fortuite entre deux schèmes de comportements qualitativement distincts<sup>1</sup>. Deuxième objection possible : certains groupes dits primitifs de l'intérieur de l'Australie notamment possèdent dans leur langue un nombre élevé de termes polysémantiques. Ici l'objection concerne un rapport en quelque sorte inverse de celui de l'exemple précédent : puisqu'il y a polysémantisme il devrait y avoir appareil conceptuel raffiné et nuancé. Tel n'est, très évidemment, pas le cas. Les aborigènes envisagés vivement avec un nombre minimum de

1. C'est en abordant la sociologie de Jean Piaget (à la page 230) que nous verrons en quoi consiste cette différence qualitative entre les deux comportements en apparence identiques.

concepts extrêmement grossiers et souvent mal délimités. *Quid?* Bounak répond — à notre avis avec raison — en réaffirmant l'évidence selon laquelle un langage évolue avec les problèmes concrets qu'il a à résoudre dans une société donnée. Autrement dit : la naissance des mots obéit à des nécessités sociales, économiques, politiques contraignantes. C'est parce qu'on a besoin de classer, d'utiliser des objets, de communiquer leurs qualités et de les rendre socialement ambivalents que l'on doit s'efforcer de leur trouver un nom. Or, en employant dans un milieu pauvre et restreint des mots polysémantiques, ces aborigènes disent — dans le vrai sens du terme — « n'importe quoi ». Ou encore : leur langue polysémantique ne sert pas à la communication, mais reste un phénomène sonore *sui generis* ne répondant à aucune nécessité sociale. Une activité gratuite — comme le dit très justement Bounak — qui n'est pas très éloignée du cri animal.

Ici il faut ouvrir une parenthèse : Henri Piéron qui en 1958 encore semblait maintenir une attitude réservée face à Bounak<sup>1</sup> nous paraît avoir changé ses vues ultérieurement. En effet, dans le bel ouvrage que les disciples et collaborateurs de Piéron ont publié en 1967 (trois ans après la mort de leur maître), il se trouve des pages splendides, ébauche d'une véritable théorie de l'interdépendance fonctionnelle entre la problématique du

1. Cf. *Actes du colloque C. N. R. S., op. cit.*, l'intervention de H. Piéron après l'exposé de Bounak, p. 110.

réel social et le langage. Ces thèses nous paraissent importantes : nous les restituons dans leurs éléments essentiels : « ... Le développement du langage a été à coup sûr imposé par les besoins de communication liés à la vie sociale. Un élément capital pour la naissance ... et pour le développement de la vie sociale est sans aucun doute la prolongation nécessaire, après la naissance, de la dépendance étroite des soins de la mère ... Les observations, dans la nature, des chimpanzés ont permis de constater que les jeunes restaient sous la surveillance maternelle jusqu'à huit ou neuf ans dans des bandes organisées, dirigées par les anciens. » Et plus loin : « ... Dans l'évolution humaine c'est avec la sédentarité, impliquée par l'agriculture, la constitution de communautés avec division du travail, besoin de prévisions, construction d'habitations, tâches collectives... que la vie sociale a pris progressivement une extension dominante et qu'a pu naître la civilisation » (*id est* : le langage conceptuel — note de l'auteur <sup>1</sup>).

Résumons : ni les généticiens ni les anthropologues n'ont à leur disposition l'appareil vocal de l'homme d'Olduway <sup>2</sup>. Autrement dit : lorsque les

1. Piéron H., *L'Homme rien que l'Homme*, Presses Universitaires de France, 1967, p. 26-27.

2. Identifier le moment clé de la mutation qui fit d'une branche inconnue de primates sub-humains sortir un primate hominisé avec l'instant où apparaît au bord de la plaine du Serengeti — dans la gorge d'Olduway justement — l'« homo habilis » de Louis Leakey peut paraître arbitraire.

L'abbé Breuil dit avec quelque raison (et une ironie infiniment bienfaisante!) que le berceau de l'humanité est

hommes et les femmes de science raisonnent sur l'évolution probable du langage ils travaillent la plupart du temps par voie d'extrapolation. Néanmoins l'évidence accumulée jusqu'à ce jour permet d'accorder un haut degré de probabilité aux affirmations formulées par les chercheurs du Laboratoire d'anthropologie de l'Académie des sciences de Moscou. Leurs recherches suggèrent une interdépendance fonctionnelle entre l'appareil vocal d'un individu, d'un côté, et les mots/communication et les mots/concepts qu'il est capable de formuler de l'autre. En d'autres termes : dans les conditions physiologiques spécifiques décrites sommairement à la p. 26 sq. l'appareil vocal produit des sons conscients — *id est* : des sons émis sous contrôle du

« un berceau à roulettes ». Il se déplace sans cesse au gré des théories (et accidentellement : des trouvailles nouvelles) des paléontologues.

Nous dirons plus tard pourquoi la théorie de Leakey nous paraît particulièrement convaincante.

Parmi les nombreux ouvrages et comptes rendus de fouilles de Louis Seymour Bazett Leakey voir notamment : *The stone age cultures of Kenya colony*, éd. Cambridge, 1931; ensuite les deux exposés plus théoriques : *Stone age Africa, an outline of prehistory in Africa*, Oxford University Press, 1936 et le célèbre *Adams Ancestor's, an up-to date outline of what is known about the origins of man*, 4<sup>e</sup> éd., Methuen & Co Londres, 1953. Leakey a exposé sa thèse avec une vigueur particulière lors du Congrès panafricain de préhistoire, Nairobi, 1947. Les *Proceedings* du Congrès ont été publiés par Leakey lui-même en 1952, Nairobi. Parmi les comptes rendus de fouille il faut signaler avant tout celui que Leakey publia sous le titre : *Excavations at the Njoro River cave, stone age cremated burials in Kenya colony*, Oxford, Clarendon Press, 1950.

cortex cérébral. Ces sons exercent un double ministère : d'une part ils servent de base au langage-communication et établissent la communication entre l'individu et son groupe. D'autre part et en même temps, ces sons conscients jouent un rôle déterminant pour la formation des concepts. Peu importe d'ailleurs s'il y a une prononciation audible ou non. La communication ne constitue que le dernier stade d'un processus qui réalise des résultats importants bien avant d'aborder le stade final de la prononciation. Il n'est donc pas nécessaire qu'il y ait prononciation pour que le langage conscient ait accompli une fonction essentielle : celle de la constitution des concepts. Très schématiquement et sous l'angle de l'activité de l'appareil vocal uniquement, nous pourrions dire : les sons conscients constituent les concepts. Ou en des termes plus nuancés : l'appareil vocal est indispensable pour la constitution des concepts. Ou encore : l'homme ne cesse de se parler.

#### B. LES ÉTAPES DU DEVENIR LINGUISTIQUE

Les chercheurs du Laboratoire d'Anthropologie de Moscou essaient de formuler les étapes principales du devenir linguistique. La première démarche est celle qui consiste à fixer la démarcation entre l'appareil vocal humain et l'appareil vocal d'autres primates moins développés.

Les primates autres que les hommes ne semblent

émettre que des sons inconscients, des signaux fixes. Même lorsque ces signaux possèdent une signification très générale, comme celle par exemple de l'annonce d'un danger indéterminé, le signal émis et compris du groupe est encore d'origine instinctuelle. Il est provoqué par les réflexes qui génèrent des complexes d'excitation agissant directement sur l'individu.

Deuxième étape : entre l'étape des signaux instinctuels et le langage articulé proprement dit il se loge un stade très particulier qu'on peut appeler le langage conscient sans articulation précise. Lucien Lévy-Bruhl a consacré une partie de son œuvre à l'exploration de cette étape du devenir humain. Cependant il faut être plus précis : la relecture attentive de Lévy-Bruhl ne permet pas de stipuler avec certitude que l'étape prélogique de la pensée humaine et du langage humain soit considérée par lui comme une entité chronologique, un jalon nécessaire d'une évolution plus ample. Certaines pages, notamment, de son premier grand ouvrage : *Les fonctions mentales dans les sociétés inférieures*, semblent suggérer que la mentalité de la participation représente une option déterminée et *sui generis* de certains groupes donnés<sup>1</sup>. Dans les ou-

1. Lévy-Bruhl L., *Les fonctions mentales dans les sociétés inférieures*. Le livre a été publié pour la première fois en 1910. Nos références bibliographiques se rapportent à la 9<sup>e</sup> édition, Presses Universitaires de France, 1951. Pour l'insertion de la mentalité primitive dans la trame de l'évolution globale telle que Lévy-Bruhl la pratiquait au début de ses recherches, cf. *op. cit.* p., 446-447.

vrages postérieurs, par contre, Lévy-Bruhl<sup>1</sup> revient avec plus de netteté à une vue intégrée du développement humain assignant à la mentalité prélogique le rôle de défricheuse pour la mentalité logique à venir.

Lévy-Bruhl, qui travaillait la plupart du temps avec des sources secondaires et n'avait guère l'expérience directe des groupes archaïques qu'il analysait, établit néanmoins avec précision les caractéristiques essentielles de ce langage conscient mais insuffisamment articulé. Tout en renvoyant à l'œuvre impressionnante et nuancée de Lévy-Bruhl, ces caractéristiques peuvent être — très schématiquement — résumées ainsi : chez le primitif les réceptions les plus diverses se fixent en un complexe déterminé pour autant qu'elles soient liées entre elles par une certaine émotion. Le primitif apprend ainsi le monde par la participation. Ou encore : il connaît un grand nombre d'objets sans pour autant pouvoir les nommer, donc les individualiser. Inversement il utilise un mot, un geste, un dessin, etc., pour désigner toute une série d'objets différents, mais qui entre eux sont liés par une chaîne de ressemblances fortuites<sup>2</sup>.

Troisième étape : le langage articulé proprement

1. Leenhardt donne une interprétation originale aux hésitations et doutes que manifestait Lévy-Bruhl vers la fin de sa vie face à sa propre entreprise.

Cf. *Préface* de Leenhardt in *Cahiers de Lucien Lévy-Bruhl*, Presses Universitaires de France, 1949.

2. Un problème particulier se pose pour l'utilisation des nombres par les primitifs, cf. Lévy-Bruhl, *op. cit.*, p. 256 sq.

dit. Dans certains groupes poursuivant une certaine expérience de différenciation sociale et d'établissement d'appareil de production plus compliqué une exigence s'impose graduellement : celle qui consiste à distinguer la notion d'action de la notion d'objet. La « mentalité inarticulée » ne distingue en effet que très rarement l'action de son objet. Aux multiples exemples fournis par la littérature nous pourrions ajouter plusieurs cas que nous avons recueillis nous-même, au cours des trois dernières années sur le terrain dans l'Est congolais et au Burundi. Nous n'en citerons qu'un :

Un de nos meilleurs informateurs, un homme sensible, intelligent, d'une riche culture, qui vit avec sa famille dans une maison isolée près du pont de Bugarama dans la plaine de Ruzzizzi, avait rêvé la nuit : il s'était vu se disputer avec un ami, un paysan mfulero comme lui. La dispute avait mal tourné ; notre informateur avait tué son adversaire. Quelques jours après ce rêve, notre informateur avait appris que son ami venait réellement de succomber à un mal dont personne n'avait pu déceler la trace. Nous rencontrions notre informateur quelque vingt et un jours après le rêve et dix sept jours après qu'il avait appris la mort de l'ami. Il était persuadé qu'il l'avait tué, il se désespérait et s'accusait à haute voix.

Le groupe répond à l'exigence de différenciation par la création de propositions grammaticales ou « syntagmes ». Si notre interlocuteur avait eu à sa disposition un langage syntagmique, il nous aurait d'abord décrit son rêve et les images qui le compo-

saient. Il nous aurait ensuite raconté les actes et événements consécutifs à ce rêve : la conversation avec des tiers où il apprend que l'ami est effectivement mort, sa douleur, etc. Bref : eût-il été régi par la pensée syntagmique, cet homme aurait su distinguer entre ce qui arrivait à son objet (l'ami) et son action propre (le rêve).

Les différenciations syntagmiques et parmi elles en premier lieu la distinction dès maintenant généralisée entre l'action et son objet nécessitent l'apparition d'un grand nombre de mots nouveaux. La création de ces mots nouveaux emprunte essentiellement quatre voies différentes et parfois complémentaires : l'homme acquiert des sons vocaux nouveaux et leur assigne un sens déterminé. Il peut également modifier certains sons déjà employés. Il peut en troisième lieu modifier la tonalité. Il peut enfin procéder à la combinaison de mots s'accompagnant d'une modification de leur signification. La révolution syntagmique exige en plus l'établissement de relations nouvelles entre les mots nouveaux et les mots préexistants. Pour résoudre ce nouveau problème, l'homme emploie des moyens différents : en premier lieu l'homme peut introduire un ordre fixe parmi les mots, assignant une première position au mot désignant l'action et la seconde position au mot véhiculant l'objet. Le concept du sujet ne semble apparaître qu'à un stade ultérieur. L'homme peut également transformer en particules auxiliaires ou affixes certains mots ; il peut ensuite combiner les affixes avec certaines racines pour exprimer des catégories de

lieu, de temps, etc. Enfin il devient possible de combiner des particules auxiliaires variables pour obtenir des flexions de cas, de temps, etc.

Enfin, dernière remarque : la construction du langage articulé proprement dit est pour chaque groupe une aventure imprévisible, d'une difficulté et d'une complexité très grandes. Les problèmes posés par la nécessité d'établir une relation différente entre des notions particulières dans chaque cas — problèmes qui dans leur ensemble résument l'aventure syntagmique — ont été résolus de façons diverses par les groupes humains. La façon plus ou moins rigoureuse, plus ou moins imaginative et énergique avec laquelle les groupes se sont attaqués à la tâche est responsable non seulement de la multiplicité des langues coexistant actuellement sur notre planète, mais encore de la plus ou moins grande force opératoire de chacune d'elles<sup>1</sup>.

1. Pour le seul continent africain Pierre Alexandre indique un nombre de langues qui varie entre 200 et 1 200. Cet écart considérable s'explique par le fait que les linguistes n'ont pas encore établi des critères suffisamment clairs pour distinguer une langue véritable d'un dialecte ; cf. Alexandre P., *Langues et langage en Afrique noire*, Bibliothèque scientifique, Payot, Paris, 1967.

*Langage et outillage technique*

Il existe au moins une période au sens chronologique du terme pour laquelle il est possible d'identifier la ou une des forces principales qui déclenche la mutation du langage : c'est la période qui va des signaux semi-conscients aux manifestations de la mentalité primitive. Les expressions phono-motrices et auditives de la mentalité primitive peuvent déjà être appelées mots. Nous appelons concepts sauvages les complexes de sons ayant reçu un certain sens. La question posée est donc la suivante : quelle est ou quelles sont la ou les forces motrices qui au-delà de l'émission de signaux instinctuels se saisissent des sons et les amènent graduellement au niveau des concepts sauvages et des mots primaires? Une intuition d'Auguste Comte nous sert de point de départ : dans la vie mentale de l'homme tout ce qui n'équivaut pas à une simple réaction de l'organisme aux excitations qu'il reçoit est nécessairement de nature sociale. L'hypothèse qui nous conduit ici suggère que c'est la nécessité d'élargir, de raffiner, de multiplier les moyens d'action sur la nature en vue d'assurer sa

propre existence infiniment fragile dans un milieu de plus en plus hostile qui força l'homme à inventer le langage primaire, *id est* : à générer les concepts sauvages donnant naissance à l'activité instrumentale. Cette hypothèse peut être vérifiée — au-delà de la linguistique — par deux démarches distinctes et complémentaires : la démarche archéologique et la démarche paléanthropologique.

La démarche paléanthropologique d'abord : pendant la période linguistique considérée ici, des mutations importantes ont eu lieu par rapport au squelette et au crâne de l'homme. Ces mutations sont attestées et peuvent être datées partiellement. Elles suivent un trajet étonnamment parallèle à celui du développement de l'industrie de la pierre, dont nous parlerons tout à l'heure<sup>1</sup>. Une étude comparative de crânes appartenant à l'époque linguistique considérée, révèle l'abaissement progressif du niveau du point lambdatique qui caractérise l'augmentation du lobe pariétal du cerveau. Nous constatons également l'arrondissement de l'os frontal ainsi que la diminution de la mandibule. Enfin l'étude comparée révèle l'abaissement de la ligne mylo-hyoïdienne indiquant l'abaissement

1. La théorie de Bounak appelle ici certaines réserves : contre le parallélisme rigoureux des évolutions industrielle et anthropologique, on peut citer les cas de la technique acheuléenne qui se retrouve chez des hominidés aussi différents que ceux de Ternifine et de Swanscome ; la technique lévalloiso-moustérienne se retrouve également chez un nombre élevé et vastement différent de types anthropologiques appartenant à des stades d'évolution distincts. Cf. Actes du colloque C. N. R. S., *op. cit.*, p. 106.

progressif du larynx. Cette dernière mutation est nécessaire au développement de la phonation orale.

Au-delà de l'étude crânienne la paléanthropologie apporte d'autres renseignements intéressants pour notre propos : durant la période linguistique considérée, l'hominidé apprend à redresser son corps. Ceci pour la position assise comme pour la position de déplacement. Au fur et à mesure que l'homme apprenait à marcher debout et qu'il s'habitua à redresser la tête, des mutations anatomophysiologiques importantes se produisaient<sup>1</sup>. Les principales mutations sont les suivantes : la réduction des cavités laryngiennes auxiliaires ; la descente du larynx ; l'allongement de la racine de la langue accompagné d'un raccourcissement correspondant de son corps ; l'arrondissement des bords de la cavité buccale et enfin l'épaississement des cordes vocales. La mutation de l'appareil vocal entraîna la disparition progressive des sons rudes, non mélodiques. De nouvelles articulations, de nouveaux sons deviennent possibles grâce à l'augmentation de la qualité résonatrice buccale, grâce aussi à la faculté nouvellement acquise par la langue de diviser la cavité buccale en des compartiments séparés, donc utilisables. Les organes vocaux agissent désormais sous le contrôle du cortex cérébral. Les prémices pour la liaison entre les mouvements vocaux et les préconcepts nais-

1. Delmas A., *L'acquisition de la station érigée*, in Actes du Colloque C. N. R. S., *op. cit.*, p. 9 sq.

sants sont ainsi données. Enfin, la diminution des dimensions de la mâchoire inférieure apporte un nouveau progrès vers le langage articulé. La massiveté de la mâchoire du protanthropos rendait en effet difficile le changement rapide des mouvements musculaires indispensables à une prononciation nette. En conclusion provisoire à l'argument paléo-anthropologique nous pouvons formuler quelques hypothèses raisonnablement précises quant à l'évolution des sons eux-mêmes :

Le protanthropos n'avait pas encore réalisé totalement la marche debout. Les mutations de son appareil vocal n'étaient qu'à leurs débuts. Sa mâchoire inférieure reste massive et difficilement maniable. Ses sons restent donc avant tout des sons gutturaux. Mais après lui le rôle d'une langue « libérée » et d'une cavité buccale modifiée augmente. Les sons gutturaux font place progressivement à des sons médiolinguaux et à des voyelles nasalisées. Le cri-appel de l'archanthrope résonne déjà tel un bruit presque mélodique.

Revenons à l'orthograde : elle permet à l'homme d'utiliser librement ses membres supérieurs. Autrement dit : anthropologiquement du moins il est maintenant en état de se servir d'une façon régulière d'instruments prolongeant son action et la rendant plus efficace. A l'utilisation régulière et organisée des instruments correspond enfin l'apprentissage d'un grand nombre de mouvements complexes et différenciés. Si un jour la paléanthropologie arrivait à localiser la mutation ou le complexe de mutations qualitatives

qui indiquent le moment où l'hominidé se séparait d'autres primates pour poursuivre sa route sanglante et merveilleuse vers un destin humain, ce serait probablement ici à l'instant précis où se déclenche la dialectique organisme humain/instrument objectif qu'il faudrait le situer<sup>1</sup>.

Dans l'état actuel des recherches nous pouvons sur ce moment essentiel de l'histoire de l'homme dire au moins trois choses : le premier trait qui désormais distinguera l'industrie humaine de l'industrie des primates sub-humains est la conception, la fabrication et l'utilisation d'outils de plus en plus complexes chez l'homme par opposition à la simple spécialisation progressive d'organes corporels chez les autres primates. Le deuxième trait semble révéler une qualité héréditaire globale des techniques animales par opposition à la transmission des techniques humaines qui se fait essentiellement par voie d'acquisition sociale donc par apprentissage. Des deux constats précédents il s'en suit un troisième : la relative constance du niveau des techniques animales, troublée tout au plus par une faible variabilité dans les degrés de l'adaptation, opposée au caractère essentiellement dynamique et en voie de progression permanente des techniques de l'homme<sup>2</sup>.

1. Pour une interprétation qui diffère de celle présentée par Delmas (nous nous sommes ici provisoirement rallié à Delmas), voir Leakey L. S. B., *Pleistocene climatic changes and stone age culture sequence in North Eastern Angola*, texte retraduit du portugais, Lisbonne, 1919.

2. Tétzy A., *Les outils chez les êtres vivants*, éd. Gallimard, Paris, 1948 ; aussi Gabus Jean, *La main et son outil*, Neuchâtel, 1959.

Deuxième démarche : la démarche archéologique. Nous reprenons la même hypothèse mais modifiée en fonction des données fournies par l'archéologie<sup>1</sup>. L'évolution de la technique du travail de la pierre livre un indice pour le devenir de la pensée sauvage. Deux objections sont immédiatement possibles : la naissance des concepts sauvages donc des différenciations phono-motrices et auditives, n'est pas seule en jeu. La différenciation des perceptions tactiles, visuelles et autres a certainement contribué également au développement multiforme de l'industrie de la pierre. Cette première objection doit être acceptée. La deuxième : chez l'homme d'aujourd'hui la formation des concepts et la coordination des mouvements précis peuvent ne pas correspondre. Un ouvrier travaillant à la chaîne peut réagir instinctuellement et instinctuellement-régulier à un phénomène qui se reproduit des milliers de fois par jour. Exemple : un objet qui lui est amené par la bande avec une vitesse élevée est écarté par un geste de la main. Il y a là travail, participation à un processus technique complexe et élevé, mais le geste concret qui constitue l'apport individuel de l'ouvrier à ce processus est un geste instinctuel. Si l'objection est acceptable en ce qu'elle concerne l'homme d'aujourd'hui, elle ne l'est pas pour l'homme régi par la pensée sauvage. Chez l'homme sauvage la rupture entre la forma-

1. Rappel de l'hypothèse : c'est la nécessité d'élargir, de raffiner, de multiplier les moyens d'action sur la nature en vue d'assurer sa propre survie dans un milieu de plus en plus hostile qui force l'homme à inventer le langage primaire.

tion conceptuelle et la coordination des mouvements précis ne pouvait exister : en dehors de l'expérience gagnée sur le maniement d'objets extérieurs l'homme sauvage n'avait pas d'autre possibilité pour élargir le cercle de ses représentations que — justement — la coordination de mouvements précis aux concepts nouvellement formés. Plus précisément : ce sont probablement les différenciations des analyseurs corticaux, des perceptions visuelles et des perceptions tactiles qui ont fourni le matériel pour l'élargissement des cercles de représentation et la formation consécutive des concepts sauvages.

Les deux objections traitées, revenons à la démarche archéologique proprement dite : elle montre — grâce au travail notamment de M. S. Semenov<sup>1</sup> — l'étroite interdépendance entre le développement de l'activité conceptuelle de l'homme primitif et de son industrie. Semenov ne s'est pas contenté de classer les outils découverts dans les couches archéologiques diverses. Il a essayé de

1. Semenov apporte des dates nouvelles et importantes relatives à cette question. Mais il n'a pas été le premier à formuler cette méthode de la « reconstruction expérimentale » d'outils anciens, méthode qui éclaire aujourd'hui d'une manière nouvelle et plus précise les modalités de l'interdépendance entre l'évolution des concepts chez l'homme et les actes constitutifs de la fabrication de certains de ses outils. Leroi-Gourhan a ébauché la méthode avant lui ; cf. notamment Leroi-Gourhan A., *L'homme et la matière*, Paris, 1943 ; du même auteur : *Homo faber-Homo sapiens*, in *Revue Synthèse*, 1952, 71 ; du même auteur : *Milieu et technique*, Paris, 1945.

calculer — au moyen d'une expérimentation soignée et convaincante — le travail quantitatif nécessaire à la fabrication d'un nombre impressionnant d'outils connus des paléontologues. Il a trouvé ceci : les pierres découvertes dans la grotte de Makapan sont attribuées aux Australopithèques. Elles portent quelques faibles traces d'un maniement intentionnel. Semenov calcule que leur fabrication n'exigeait que trois à cinq coups d'une pierre contre l'autre<sup>1</sup>. Deuxième étape : pour fabriquer un quelconque outil du type chelléen 20 à 35 coups sont nécessaires. Ces coups constituent déjà une opération. Troisième étape : les outils acheuléens. Leur fabrication demande déjà deux opérations et environ 60 à 70 coups habilement portés. Quatrième étape : les pointes moustériennes. Quatre opérations et près de 100 actes différents qui ne sont plus maintenant de simples coups, sont nécessaires à leur fabrication.

Enfin : les instruments Cro-Magnon, notamment

1. En fait son caractère « fabriqué » n'est pas immédiatement visible : la pierre préchelléenne intentionnellement travaillée ressemble souvent à des éclats ou fendils tels qu'ils naissent du choc fortuit entre deux pierres. Elle ne possède non plus une forme fixe. Ici nous touchons à une problématique plus générale : la question des critères qui distinguent l'objet fabriqué de l'objet accidenté préoccupe de nombreux chercheurs. Cf. notamment les travaux de l'abbé Breuil et de W. C. Pei en particulier. Breuil et Lantier : *Les hommes de la pierre ancienne*, Paris, 1952 ; Pei W. C., *Le rôle des phénomènes naturels dans l'éclatement et le façonnage des roches domestiques par l'homme préhistorique*, in *Revue de Géographie physique et géologie dynamique*, 1936.

les couteaux avec manche, demandent 11 opérations et environ 200 à 250 actes divers.

Pour boucler le cercle de la démonstration il nous faut revenir maintenant aux raisonnements linguistiques : il est vrai que l'outil préchelléen demande, comme nous l'avons vu, un nombre très limité de coups pour sa fabrication<sup>1</sup>. Mais ces pierres furent utilisées ensemble avec des branches, etc., comme les instruments d'hommes redressés. Leur existence suppose donc une velléité de concept, un pré-langage qui se concrétisait probablement en des cris-appels. Autrement dit : nous sommes dès maintenant en présence d'expressions sonomotrices et auditives distinctes des signaux instinctuels. Les pierres taillées de la période chelléenne par contre et de toutes les périodes qui la suivent possèdent une forme déterminée et fixe. L'homme chelléen devait donc pour la fabrication de tels outils posséder des représentations élargies de l'objet (autrement dit : des pré-concepts sauvages, le pré-concept essentiel étant probablement la forme de la pierre chelléenne) et des utilisations qu'il était possible d'en faire. Bounak pense que l'homme chelléen possédait par conséquent un nombre de mots distincts des cris-appels. Il s'agirait de mots-propositions peu différenciés et unisémantiques. L'étape post-chelléenne du développement de l'industrie de la pierre révèle deux dimensions : d'une part les hommes s'efforcent de réduire la dimension de leurs outils et d'autre part

1. Cf. note p. 52.

l'élément formel introduit intentionnellement dans la pierre prend nettement le dessus sur les éléments formels/naturels imposés par la morphologie du matériau. En d'autres termes, à partir du chelléen, l'outil ressemble de plus en plus à un fabricat et de moins en moins à une pierre. Néanmoins, il semble bien que malgré le nombre d'opérations et d'actes plus élevés nécessaires à la fabrication d'un couteau moustérien par exemple, l'homme ait dans ce troisième stade travaillé essentiellement au raffinement du prototype chelléen et n'ait pas apporté à son industrie un enrichissement autre que quantitatif. L'homme moustérien ne semble donc pas sortir du cercle des représentations et des mots-propositions. Tout au plus, a-t-il différencié ses représentations pour acquérir ce que Bounak appelle les mots-propositions polysémantiques.

Résumons notre argumentation dans son ensemble : une première période linguistique identifiable recouvre les millénaires qui vont du cri animal/signal instinctuel des primates sub-humains aux cris-appels de l'Archanthrope. De là le trajet évolutionnaire progresse vers les mots-propositions et les pré-concepts du chelléen pour enfin aboutir avec les représentations plus différenciées, des pré-concepts plus nombreux et des mots-propositions polysémantiques de l'homme moustérien à la conquête du langage primaire. Une dernière remarque : la délimitation des différentes étapes du devenir linguistique<sup>1</sup> de l'homme reste forcée-

1. Nous le répétons : nous ne considérons ici que la naissance du langage primaire.

ment du domaine de l'extrapolation. Car — encore une fois — la recherche n'a à sa disposition l'appareil vocal ni d'un archanthrope, ni d'un chelléen, ni d'un moustérien. Toutefois, l'extrapolation est une méthode scientifique reconnue et opératoire. A condition que l'on sache et que l'on dise à partir de quel état de fait on extrapole. Ici les démonstrations archéologiques et paléoanthropologiques paraissent concluantes : leur parallélisme rigoureux (avec les exceptions indiquées) permettent de conclure à une inter-dépendance entre l'évolution anatomophysiologique de l'homme et la genèse de ses premiers concepts.

Pour la sociologie contemporaine et sa problématique spécifique le tableau des correspondances (que nous serions tenté d'appeler fonctionnelles) entre les étapes du devenir de l'outillage du groupe d'une part et de l'évolution du langage de ce groupe de l'autre, nous paraît être d'importance. Malgré les objections qui ont été formulées et qui sont formulées aujourd'hui à son endroit par des chercheurs, nous reproduisons le tableau de Bounak<sup>1</sup>, considérant — encore une fois — qu'il s'agit là d'un schème méthodologique qui pour la sociologie contemporaine revêt un intérêt incontestable :

1. Cf. Bounak L. V., *op. cit.*

# STADES DU DÉVELOPPEMENT ET DU LANGAGE

(Tableau)

Emploi d'objets		Époque archéologique <sup>2</sup>	Formes fossiles	Groupes fossiles
occasionnel		—	—	Anthropoïdes supérieurs
systématique	rudimentaire	—	?	Protanthropes anciens plus récents
Bâtons et pierres non travaillés	développé	Éolithique	Australopithèque (?)	
Sans formes fixes		Pré-chelléenne	?	Archanthropes anciens
PIERRES TAILLÉES avec formes fixes	Nucléus et grandes plaques grossièrement travaillés	Chelléenne	Sinanthropes Heidelberg etc.	Archanthropes plus récents
	Moins grands bifaces	Acheuléenne	Ternifne Swanscombe etc.	Paléanthropes
	Petits fragments et éclats, pointes et racloirs	Levallois moustérienne	La Chapelle Ehringsdorf Mont Carmel etc.	
	Nombreux outils soigneusement travaillés, Outils composés, instruments, sculptures.	Paléolithique supérieur	Grimaldi Cro-Magnon Solutré etc.	Néanthropes

1. Les correspondances indiquent l'interdépendance du développement de la technique, de la pensée et du langage, mais ne signifient pas une complète coïncidence des groupes archéologiques, paléanthropologiques et du langage.

# DE LA TECHNIQUE DE LA PENSÉE ET LEUR CORRESPONDANCE <sup>1</sup>

(Tableau schématique)

Pensée	Expression sonore	Particularités phonétiques	Stades du langage
Représentation dans les limites d'un cercle étroit de perceptions.	Sons-signaux instinctifs	—	—
Cercle élargi des représentations	Signaux demi-conscients	—	1 <sup>er</sup> stade précédant la parole
Représentations non reliées à des perceptions à un moment donné	Signaux conscients	Prédominance des articulations gutturales et post-linguales et des bruits aspirés	2 <sup>o</sup> stade précédant la parole
Concepts primaires	Cris-appels	Début de l'emploi des articulations médiolinguales et des voyelles nasalisées	Pré-stade du langage
Concepts diffus sur les principales formes d'activité	Mots-propositions polysémantiques sans liaison entre eux	Augmentation du rôle des articulations dans la section moyenne de la cavité buccale	1 <sup>er</sup> stade du langage primaire
Concepts plus nombreux et plus différenciés, parmi eux sur les phénomènes naturels	Mots-propositions plus nombreux et plus différenciés	Précision des articulations suivant le lieu de formation et le moyen de prononciation	2 <sup>o</sup> stade du langage primaire
Concepts reliés entre eux (syn-tagmes)	Mots simples reliés entre eux		1 <sup>er</sup> stade du langage articulé

2. Pour la désignation des périodes archéologiques, on a employé le terme noté adopté dans les travaux soviétiques.

## 1

*La généalogie paléoanthropologique*

## A. REMARQUES DE MÉTHODE

La paléoanthropologie des groupes est aujourd'hui dominée par l'œuvre d'un homme : Sir Solly Zuckermann, directeur du département d'anatomie de l'Université de Birmingham. Pour établir la généalogie des groupes humains, il se sert d'une méthode essentiellement spéculative. Cette spéculation est néanmoins tempérée par des références constantes à deux domaines où la recherche empirique est en train d'accumuler des matériaux précieux : au domaine des fossiles contenant des indices culturels (caverne noircie par le feu, instruments lithiques, etc.) et au domaine des études comparées de peuples archaïques vivant aujourd'hui dans un état social près de celui qu'ont connu les groupes du néolithique <sup>1</sup>.

Zuckermann assigne à l'homme un âge minimum

1. Cf. notamment Zuckermann S., *Functional Affinities of Man, Monkeys and Apes*, Londres, 1933 ; du même auteur : *L'homínisation de la famille et des groupes sociaux*, in Actes du colloque C. N. R. S., *op. cit.*, p. 149 sq.

d'un million d'années<sup>1</sup>. L'apparition de villages humains par contre ne date que du néolithique et se situe donc — selon les lieux de la planète — entre l'an 20 000 et l'an 10 000 avant notre ère. L'homme paléolithique déjà a construit des huttes. Il reste ainsi — si nous acceptons la chronologie de Zuckermann — au moins quelque 900 millénaires pendant lesquels l'homme d'Olduway<sup>2</sup> et ses descendants successifs ont vécu essentiellement dans des abris naturels, la plupart du temps dans des cavernes rocheuses. L'homme-constructeur-de-huttes, est le premier à trahir quelques secrets sur l'organisation de sa vie sociale. Pour l'homme des cavernes nous possédons des fossiles-indices-culturels notamment dans les dépôts du pléistocène, mais ces fossiles ne sont pas suffisants pour pouvoir en déduire des renseignements raisonnablement utiles sur les structures du groupe. Pendant plus de 900 000 ans l'homme a donc élaboré des groupes, tissé des réseaux de relations, projeté des hiérarchies et vécu des conflits dont — à moins d'une découverte d'un dépôt de fossiles

1. Les biologistes admettent généralement que la vie est apparue sur la terre il y a environ un milliard d'années. Comparé au long passé de la vie, l'homme constitue donc une apparition très récente.

2. Son âge d'ailleurs continue à être discuté. La dernière datation, probablement négligée par Zuckermann, est — à notre connaissance — celle effectuée par une équipe de géologues américains. Par une méthode qui procède de l'analyse du potassium radioactif du mica du sol où les ossements ont été découverts, ils assignent à l'*homo habilis* un âge d'environ 1 750 000 années.

tout à fait inattendue — nous ne saurons probablement jamais rien de précis.

L'homme de la hutte est un homme vivant principalement de la cueillette. Or, des civilisations de la cueillette il en existe encore aujourd'hui sous nos yeux. Les civilisations de cueillette que Zuckermann utilise pour l'analyse comparée avec l'hypothétique civilisation du paléolithique sont les civilisations des Boshimans et des Bergdamas sur l'actuel territoire de la République d'Afrique du Sud, du Bechuanaland et du Sud-Ouest africain. Ces deux peuples sont relativement bien connus, grâce notamment aux travaux de Schapera<sup>1</sup>. Les Boshimans, peuple dont l'outillage ressemble remarquablement aux indices culturels recueillis dans les dépôts de l'homme du paléolithique, ne comptent plus actuellement que quelques milliers de personnes<sup>2</sup>. Ils vivent de la

1. Schapera I., *Government and Politics in tribal societies*, Londres, 1956.

Toutefois des interprétations souvent contradictoires du comportement quotidien des Boshimans et de leur organisation sociale sont données par des auteurs sérieux. Pour une série d'interprétations qui semblent contredire sur des points importants (notamment l'exogamie) les observations de Zuckermann, voir Fourie L., *The Boshiman*, in *The Native Tribes of South-West Africa*, ouvrage collectif, Cape Town, 1928, p. 79-104 ; aussi Frobenius L., *The Childhood of Man*, éd. Meridian Books, New York, 1960, p. 118 sq. ; aussi Servier J., *L'homme et l'invisible*, éd. Laffont, p. 77, 220, 227.

2. Au cours d'une mission en 1962, j'ai eu l'occasion de fréquenter deux groupes distincts, mais également misérables de Boshimans. L'un campait en bordure du désert Kalahari, l'autre vivait au Botswana, dans le district de Ghanzi où

cueillette et de la chasse. Ils ressemblent dans leurs activités et certains traits de leur aspect extérieur aux pygmées de la forêt d'Ituri, étudiés par Turnbull et d'autres. Pour ne pas multiplier inutilement les exemples concordants nous n'évoquerons plus au cours de ce raisonnement les pygmées d'Ituri, renvoyant le lecteur au beau livre que Turnbull leur a consacré<sup>1</sup>. Les Boshimans

certaines de ses membres étaient journaliers sur une grande ferme tenue par un Sud-Africain d'origine boer. Le premier comptait 26 individus, le second 14. Le groupe de Ghanzi souffrait de tuberculose, de syphilis et de variole. Le groupe du Kalahari était visiblement sous-alimenté. La cueillette étant très insuffisante dans cette région aride, les Boshimans s'adonnaient à la chasse à piège, plus rarement à la chasse à l'arc et à la flèche. Or des chasseurs blancs, munis d'armes à feu, commençaient à circuler dans la région. Le comportement des animaux changeait. Leurs circuits migratoires se désintégraient. La proie devenait rare. Si j'avais pu rester plus longtemps dans ce groupe ou si j'avais pu le fréquenter à intervalles réguliers, j'aurais probablement constaté — comme c'est souvent le cas dans des situations de ce genre — une lente dégradation du chasseur et la perte progressive de sa position sociale privilégiée au profit, probablement, de la femme. Mais tout laisse à craindre que le groupe rencontré au Kalahari en 1962 n'est pas aujourd'hui engagé dans une difficile entreprise de restructuration sociale. Il paraît en effet bien plus probable qu'il se soit disloqué et qu'il soit mort.

1. Turnbull C., *The forest people*, paru en France chez Stock, 1961, sous le titre : *Le peuple de la forêt*. En 1968, Turnbull, directeur du Museum of Natural history de New York, a reconstitué dans une exposition remarquable, la vie économique et sociale des pygmées d'Ituri. Il faisait alors usage d'un matériel riche et souvent inédit. L'exposition s'appelait : *Man in Africa*. Toutefois, lorsque je l'ai visitée (octobre 1968) aucun catalogue analytique des objets rassemblés n'était encore disponible.

comme les pygmées d'Ituri ne possèdent pas d'animaux domestiques, sauf quelques chiens. Ils ne pratiquent pas d'agriculture. Ils se meuvent sur un territoire délimité en de petits groupes comportant chacun entre 50 et 100 personnes environ. Ces groupes sont politiquement souverains. Il n'existe pas entre eux un ordre hiérarchique intelligible. Les Bergdamas ressemblent par certains traits aux Boshimans. Ils habitent l'Afrique du Sud-Ouest et vivent eux aussi essentiellement de la cueillette et de la chasse. Toutefois ils cultivent parfois le tabac et élèvent quelques chèvres. Leurs groupes sont encore plus petits que ceux des Boshimans (et des pygmées d'Ituri). Ils ne comportent guère que 10 à 30 personnes. Ils sont politiquement souverains. Il faut signaler un fait capital : la fonction sociale du territoire dans la vie des peuples ici considérés. Chaque groupe parcourt un territoire donné. Son circuit est dicté d'abord par les exigences économiques de la cueillette et les hasards de la chasse, ensuite par la localisation invariable des points d'eau. En saison sèche, lorsque le contenu des points d'eau diminue, les groupes se subdivisent. Ce sont alors les sous-groupes consanguins qui poursuivent seuls et chacun pour son compte la marche à travers le territoire. Le territoire du groupe est délimité par des frontières mystérieuses. Ces frontières sont scrupuleusement respectées. Elles sont défendues avec courage et acharnement lorsqu'elles sont violées accidentellement ou volontairement par un groupe concu-

rent. Même pendant la subdivision du groupe en sous-groupes consanguins à la saison sèche, aucune subdivision du territoire n'a lieu. Le sol appartient à tous en commun ainsi que tout ce qui y pousse. Les hommes coopèrent selon des rites rigides aux activités de la chasse et partagent le gibier. Il n'existe ni riche ni pauvre. Entre les unités fractionnelles d'un même peuple, les échanges sont fréquents. Par-delà les frontières des territoires des visites amicales, des opérations commerciales et des mariages ont lieu. Entre les membres des diverses unités fractionnelles l'exogamie est même la règle. Elle se fait d'une façon inattendue : c'est l'homme qui rejoint le groupe et donc le territoire de la femme. Il en revient en général aussitôt (la plupart du temps seul, plus rarement accompagné de sa nouvelle famille) après la naissance du premier enfant. Il réintègre alors normalement son propre groupe.

#### B. L'INFANTICIDE INSTITUTIONALISÉ ET LA CHEFFERIE EMBRYONNAIRE

L'homme du paléolithique vivait comme le Boshiman de cueillette et peut-être de chasse à piège. Les fossiles trouvés suggèrent en outre qu'il se mouvait sur un territoire défini et relativement restreint. De l'économie de cueillette et de l'organisation sociale qu'elle impose, nous pouvons dès maintenant faire les déductions suivantes : les groupes paléolithiques étaient presque certaine-

ment des groupes très limités. Il est probable que comme les Boshimans ils pratiquaient l'infanticide. Comme eux probablement ils tuaient à la guerre tous les prisonniers sauf les femmes jeunes et les enfants vigoureux. Il fallait en effet trouver des moyens pour maintenir constant le rapport entre la nourriture disponible et les hommes. Et comme aucune technique ne permit, aux paléolithiques, de modifier le volume disponible d'aliments, une action de réduction devait nécessairement s'exercer sur les hommes. D'où cette sélection suicidaire que le groupe humain dès sa genèse s'impose à lui-même. Un des tous premiers actes sociaux répétés, donc institutionnalisés, était ainsi un acte de destruction et qui plus est : d'autodestruction. Il faut insister sur le fait que nous sommes en présence d'un infanticide prospectif. En d'autres termes : les mâles adultes boshimans dressent périodiquement l'inventaire des aliments disponibles. Ils évaluent ensuite les besoins du groupe. Enfin, ils comparent les deux évidences et ils procèdent à l'élimination physique du nombre d'enfants nécessaire au rétablissement de l'équilibre entre le volume des aliments disponibles et les bouches à nourrir. Malgré l'horreur de l'acte, il faut admirer ici le froid courage et la rationnelle détermination des hommes du paléolithique qui en éliminant systématiquement un certain nombre de leurs enfants évitent des famines récurrentes et généralisées, menaçant constamment la survie du groupe tout entier.

Une deuxième institution dont le fonctionnement

peut être vérifié empiriquement chez les Boshimans (et dont nous assumons par extrapolation l'existence chez les paléolithiques puisque nous ne sommes pas en état ni de concevoir un pouvoir directeur du groupe plus simple ni d'en envisager l'absence <sup>1</sup>) est la chefferie. Il s'agit là d'une sorte de pouvoir organique. Puisque les unités fractionnelles, contenant essentiels et révélateurs privilégiés du drame social, sont avant tout composées de parents consanguins, le chef de l'unité n'est autre que le chef d'une famille élargie. Il est ici tentant de voir le chef paléolithique comme le père fondateur et la manifestation primaire du pouvoir politique comme tel. Ce pouvoir rythme les millénaires et les siècles. Il progresse de la chefferie consanguine vers la chefferie clanique. Ici le père est déjà mythique et le clan réunit des personnes appartenant aux familles sanguines les plus diverses. La chefferie clanique se muerait ensuite en un pouvoir royal d'essence sacrée où l'imagination des hommes prend un détour et déduit d'une commune filiation transcendante leur totale soumission à un homme dont la nais-

1. Théoriquement une troisième hypothèse est concevable : on pourrait en effet prétendre que la bande paléolithique ait spontanément réalisé ce que des sociétés infiniment mieux équipées (pour la communication) n'ont pas réussi jusqu'à ce jour, à savoir : la génération spontanée d'une volonté générale qui pour être traduite en actes sociaux ne nécessiterait plus aucune institution sociale propre. Cette hypothèse nous paraît déraisonnable.

sance est plus directement liée à la divinité. Enfin : par une ultime désincarnation et de nombreux détours selon les peuples et les âges considérés, la royauté sacrée rejoindrait les formes totalement abstraites — et sans support biologique ni religieux — du pouvoir constitutionnel et contractuel des sociétés industrialisées contemporaines. Encore une fois : cette vue rapide et résumée de la genèse possible du pouvoir politique ne relève que d'une tentation spéculative à laquelle nous cédon's passagèrement.

Revenons au raisonnement empirique : le chef paléolithique comme le chef boshiman ne possède pas de pouvoirs de coercition autres que ceux que tous les mâles adultes de l'unité fractionnelle veulent bien lui confier d'instant en instant. Il est l'agent de cette volonté générale fortuite. Parmi les charges qu'il assume le plus fréquemment sont : l'organisation de la cueillette, la préparation et la conduite de la chasse et l'orientation des migrations. Un feu de camp chez les Boshimans réunit nuitamment les mâles adultes de l'unité fractionnelle avec le chef. Les femmes en sont exclues. Le chef ne semble pas exercer un pouvoir religieux quelconque sur les hommes. Noyés dans la participation, les Boshimans (comme les paléolithiques) ne témoignent pas d'un comportement qui laisserait supposer qu'ils aient réalisé une distinction entre deux zones de vie : le profane et le sacré. La vie sociale de nos sujets ne révèle pas non plus une quelconque dialectique entre l'intérêt collectif et une multitude anarchique d'intérêts



individuels souvent contradictoires. Mais l'existence d'une relation intelligible entre le groupe et le territoire d'une part et la manifestation d'un pouvoir fonctionnel de l'autre nous permettent néanmoins de considérer l'unité fractionnelle pygmée, boshiman, paléolithique, etc. comme l'embryon de constructions étatiques plus vastes et plus complexes à venir.

Une dernière restriction : le chef ne se manifeste pour ainsi dire jamais à l'« intérieur » de l'unité fractionnelle. Cela veut dire : il n'arbitre pas les conflits, fréquents et violents, entre les individus de la bande. Les droits de chacun sur la ou les épouses ainsi que ses droits sur certains biens individualisés (le morceau de gibier après le partage notamment) sont reconnus d'un commun accord. Mais ces droits sont aussi fréquemment violés. Chez les Boshimans aucun embryon d'une justice collective ne se manifeste : le lésé résiste et tue l'attaquant. S'il est plus faible c'est lui qui est tué. Pourtant à cette règle de la violence individualisée et de la justice personnelle une réserve importante doit être faite : les Boshimans interdisent l'inceste. On ne sait pas pourquoi. Mais leur conduite en ce domaine témoigne d'une telle rigidité qu'il faut bien conclure à l'existence d'une règle sociale vigoureuse. Celui qui viole ce précepte sexuel est immédiatement expulsé du territoire par l'action conjuguée de tous les individus mâles de la bande. Vu l'intime lien existant entre une unité fractionnelle déterminée et un territoire individualisé, l'expulsion de la terre des migra-

tions équivaut presque certainement à une condamnation à mort<sup>1</sup>.

En résumé, nous pouvons dire que le groupe paléolithique vivant principalement de cueillette connaît les structures sociales suivantes :

a) Interdiction de l'inceste avec sanction de bannissement, donc de mort. Cette sanction est la seule manifestation intelligible et régulière d'une action collective répressive à l'encontre d'un membre du groupe.

b) Division spontanée de l'unité ethnique en groupes et fractionnement de ces groupes en sous-groupes en temps de saison sèche. Le pourquoi de ce double fractionnement n'est pas immédiatement intelligible (du moins pas pour la division de l'unité ethnique en groupes). Deux explications sont possibles : l'établissement d'une relation constante aux variations prévisibles entre la nourriture disponible et le nombre d'humains à nourrir est — pour les hommes de la cueillette — une question de vie ou de mort. Or, pour réaliser cette prévision, il faut fractionner le territoire. Un territoire trop étendu demanderait des calculs trop savants et augmenterait considérablement la probabilité d'erreurs meurtrières. La division du

1. L'interdiction de l'inceste dans cette société à peine ébauchée est en fait assez surprenante. Nous consacrerons une section particulière à l'exploration d'une théorie sociologique qui suggère que l'interdit de l'inceste est la ou une des structures constitutives du groupe. Cette théorie toutefois est vigoureusement combattue par certains auteurs. Cf. p. 96 sq.

territoire entraîne nécessairement la division de l'unité ethnique du groupe. Deuxième explication possible : une réunion spontanée du petit groupe consanguin (élargi dans certains cas). Ses membres choisissent de vivre ensemble. Ils se détachent du groupe plus grand. Le fait que l'homme après son mariage exogame — au cours duquel il rejoint pour un temps, jusqu'à la naissance du premier enfant, le groupe de sa femme — retourne dans son propre groupe, nous paraît être un indice possible pour le bien-fondé de cette seconde explication.

c) Tous les groupes pratiquent l'infanticide comme le principal moyen pour maintenir la relation entre la nourriture disponible et ses consommateurs actuels. De cette institution de l'infanticide on doit tirer une conclusion assez terrible qui détruit une image d'interprétation trop idyllique de l'économie paléolithique. Il est coutume de prétendre que les hommes paléolithiques vivaient ou vivent de la cueillette ou de la chasse occasionnelle pour la simple raison que peu nombreux, ils trouvaient ou trouvent dans la nature tout ce qu'il leur fallait ou faut pour survivre.

Cette interprétation méconnaît un fait essentiel : personne, ni homme paléolithique ancien, ni Boshiman actuel ne tue gaiement ses enfants. Enfin : attribuer aux meurtriers d'enfants une insensibilité toute animalique ne paraît non plus judicieux. Car ce sont ces mêmes hommes qui ont orné de dessins merveilleux les parois des cavernes du Hoggar et qui dans l'os et la pierre

ont taillé des instruments souvent splendides<sup>1</sup>.

Sur cette interprétation erronée d'une situation psychologique, se greffe une vue également inexacte de l'histoire. Nombre d'auteurs défendent une théorie quasi mécaniste de la naissance de l'agriculture. L'agriculture serait née spontanément comme le fruit d'une simple réorientation de la volonté économique des hommes. Cette réorientation aurait eu lieu au moment précis où un équilibre démographique se serait détérioré et où — en d'autres termes — l'excédent des naissances aurait fait apparaître au groupe la nécessité de trouver une méthode pour augmenter artificiellement le volume des aliments. L'infanticide ici marquerait la période de passage de l'adaptation douloureuse et souvent contradictoire aux méthodes de production économique nouvelles.

Lévi-Strauss, dans sa *Pensée sauvage*<sup>2</sup> projette, par un éclairage différent, des lumières nouvelles sur ce drame : la conquête de l'agriculture a réellement été une révolution imprévisible. Elle est le fruit miraculeux de centaines et de millions de milliers d'expérimentations aveugles, de gestes anarchiques et désespérés effectués par des hommes

1. On nous répondra que nous, hommes du cerveau électronique et du vol sur la lune, nous tuons aussi nos enfants : nous les brûlons sous le napalm au Vietnam et nous les affamons au Biafra. Néanmoins : notre infanticide est acte obscur et libre tandis que l'infanticide pratiqué par nos ancêtres paléolithiques fut l'expression d'une nécessité logique qui harcelait constamment un peuple incapable de planter et pourtant désireux de vivre l'aventure incertaine d'une vie.

2. Lévi-Strauss, *La pensée sauvage*, Paris, 1957.

probablement dès leur sortie du Pléistocène. Entre l'apparition des hommes et leur première victoire significative sur la mort : l'invention de l'agriculture, il s'est écoulé plus d'un million d'années.

Enfin une dernière remarque complétant la théorie de Zuckermann dans le sens de ses propres recherches : que les hommes paléolithiques aient été peu nombreux et que leur groupe ait été mince semble prouvé ou du moins indiqué par la rareté de fossiles découverts et appartenant à cette époque. Zuckermann admet — contrairement à d'autres chercheurs (Dart par exemple) — que l'homme ait surgi simultanément dans les régions les plus diverses de la planète. Même si l'on admet d'une part que le territoire de migration des hommes-ramasseurs ait été — pour les raisons strictement économiques mentionnées aux p 66 sq. peu étendu, que d'autre part les hommes y circulant aient été en petit nombre et qu'enfin ces groupes d'hommes aient été dispersés à travers les continents, on doit croire que nos ancêtres paléolithiques se mouvaient dans un isolement presque complet. Les contacts fortuits et les rencontres entre marginaux de groupes divers devaient être extrêmement rares. Nous pouvons donc admettre ce que d'ailleurs nombre de dessins rupestres suggèrent déjà : à savoir que les hommes aient acquis avant le paléolithique supérieur — ou du moins au cours de cette période — les caractéristiques génétiques essentielles qui les séparent jusqu'à ce jour. Autrement dit : les races humaines sont nées au paléolithique. Ou en d'autres termes

encore : lorsque la révolution néolithique, avec sa conquête imprévue de la domestication des animaux et de l'invention de la culture des céréales, assura enfin au ramasseur une vie plus stable et lui permit de croître en nombre et de peupler des villages (sans tuer ses enfants), puis de fonder des villes, les voies séparées du développement des différents groupes étaient déjà irrémédiablement tracées<sup>1</sup>.

1. Cf. *infra* p. 74.

*Société animale et société humaine*

Une seconde école anglo-saxonne dominée par Raymond Dart <sup>1</sup> combat les thèses de Zuckermann. Elle formule elle-même une théorie originale de la naissance du groupe humain. Sa méthode procède essentiellement de l'étude comparée de certaines sociétés de primates sub-humains et des sociétés humaines du paléolithique. L'activité sociale des hommes est fonction d'un héritage biologique. Cet héritage, l'homme le partage avec un grand nombre d'autres primates. Le premier problème que l'école de Dart examine est celui du territoire : d'abord Dart jette une lumière nouvelle sur les liens que l'homme établit avec sa terre. Ces liens territoriaux priment nettement les liens que l'homme entretient avec ses semblables, ses géniteurs, ses frères, sœurs et enfants.

1. R., Dart est sud-africain, mais de par sa formation il appartient à l'ère culturelle anglo-saxonne. De Dart, voir notamment sa présentation de *Australopithecus africanus* in *American Journal of physical Anthropology*, 1949 ; aussi l'étude controversée consacrée à « *The Predatory Transition from Ape to Man*, in *International Anthropological and Linguistic Review* ».

Avant d'aimer les hommes, l'homme aime la terre où il se meut. L'homme paléolithique délimite son territoire, il imagine le monde en fonction de lui, il lui assigne des frontières rigides, les défend avec sa vie et rejoint son bout de terre en quittant sa femme et son enfant dès qu'il a accompli sur un territoire voisin l'acte procréateur et qu'il a vérifié son efficacité (*id est* : la naissance de l'enfant). L'école de Dart accumule un matériel intéressant sur ce point : elle prouve non seulement que le lien territorial est une (ou la) structure fondamentale des sociabilités animales, notamment de celles des primates supérieurs, mais que l'étendue du territoire et son utilisation varient constamment avec les qualités intrinsèques du chef du groupe animal. Pour illustrer ce propos il faut avoir recours aux travaux de Carpenter<sup>1</sup> : les expériences de Carpenter portent sur 409 singes rhésus. Il les mit en liberté sur une île voisine de Porto-Rico dans les Caraïbes, l'île de Santiago. Le groupe comportait environ 40 mâles adultes et environ 150 femelles adultes. Le rapport entre mâles et femelles adultes était donc voisin de 1 à 4. Carpenter divisait le groupe : les sous-groupes ou sociétés de singes comportaient ainsi un nombre d'individus qui variait entre 14 et 147. La société de singes qui nous préoccupe plus particulièrement ici comportait 85 animaux. Parmi eux il existait 7 mâles adultes de complexion

1. Carpenter C. R., in *Trans. New York Ac. of Sc.*, vol. 4 de la série XI, p. 248 sq., New York, 1942.

physique et caractérielle assez différente. Leur chef était un magnifique singe dominateur et agressif. Il était — selon Carpenter — l'animal le plus puissant et le plus dominateur de toute l'île. Les sociétés de singes avaient dès leur constitution (par subdivision du groupe originaire importé) et leur mise en liberté, délimité entre elles des territoires. Cette délimitation était le fruit d'une prise de possession effective, *id est* : d'une migration organisée et régulière. Ils défendaient leurs territoires respectifs contre les incursions d'autres bandes. Ils en connaissaient spontanément les frontières. Or, une seule bande ne respectait ni les limites de son propre territoire ni aucune frontière sur l'île : c'était la bande conduite par le chef mentionné. Elle envahissait constamment et en général avec succès les territoires environnants du sien, livrait des batailles et les gagnait la plupart du temps. Un jour les expérimentateurs capturèrent le chef et le mirent en cage. Loin de se désagrèger ou de se désorienter la bande se donna par génération spontanée immédiate un chef nouveau : ce fut le second mâle par ordre de vigueur physique et de qualité dominatrice. Sous lui la guerre continuait : la bande attaquait toujours des territoires d'autres bandes, les conquit la plupart du temps et annexait à son propre territoire d'origine les zones conquises. Sous son règne deux phénomènes se produisirent : l'étendue des terres conquises et intégrées au territoire d'origine se rétrécissait. D'autre part à l'intérieur de la société les querelles et les combats intestins aug-

mentaient en nombre. On mit alors le second chef en cage. Un troisième mâle par ordre d'importance dominatrice et de puissance physique prit immédiatement le pouvoir. A chaque nouvel emprisonnement de chef un nouveau mâle accédait au gouvernement. La transition d'ailleurs se faisait en général sans combat, comme une sorte de succession ordonnée et légitimée par le silence de la bande. Avec une seule exception : le cinquième mâle par ordre d'importance réussit à s'imposer au quatrième et à lui ravir le pouvoir qui, selon les critères de la société, lui revenait de droit après la disparition du troisième. A chaque changement de chef le territoire diminuait, les migrations devenaient plus désordonnées, les frontières plus floues et à l'intérieur de la société une guerre endémique s'installa. Finalement — sous le règne du quatrième chef, dont le prestige semblait déjà atteint, avant même qu'il prit le pouvoir (par sa défaite, reçu des mains du cinquième) — la société commença à se désagréger. Des sous-bandes naissaient et l'organisation sociale menaçait de disparaître complètement. Les expérimentateurs humains relâchèrent alors les trois premiers chefs emprisonnés. Parmi eux se trouvait — bien entendu — le grand chef initial. Lorsqu'il revint dans son territoire, une douzaine de femelles l'entourèrent immédiatement. Il reprit sans tarder le pouvoir, réconcilia par sa simple présence ou par l'application de sa force les conflits internes de la bande et reconstitua par la conquête l'ancien territoire social.

Trois conclusions provisoires peuvent être tirées de cette expérience :

a) Il semble bien que l'organisation sociale de la bande soit fonction du territoire. Lorsqu'un territoire est conquis, défendu et connu par la migration régulière, la bande acquiert un cadre de références mentales fixes et s'organise en une société relativement stable.

Autrement dit : dans un monde mouvant et hostile qui reste presque totalement inintelligible, le territoire fournit aux yeux des primates la prémisse indispensable pour une construction sociale intentionnelle.

b) Le pouvoir est fonction non pas d'une filiation sanguine, mais du territoire. C'est l'individu qui réussit à garantir la stabilité des frontières — ou mieux : à les élargir sans cesse et par conséquent à faire reculer d'autant la menace permanente de la famine — qui gouverne le groupe.

c) Enfin, la troisième conclusion découle des deux premières : la situation conflictuelle à l'intérieur de la bande est fonction de la stabilité des frontières territoriales. Si le territoire est mis en question, les individus se détournent de l'entreprise collective de structuration du groupe (sans doute parce qu'ils croient déceler la vanité de l'effort social) et retournent au comportement plus primaire de la défense violente de leurs intérêts immédiats et plus exclusivement individuels.

Cette première argumentation de Dart nous paraît être concluante au moins sur un point : les liens que les hommes du paléolithique entre-

tiennent avec leur territoire (et qui ont été analysés p. 65-66) ne diffèrent pas essentiellement des relations : bande intégrée/territoire social que révèle le comportement de certains primates sub-humains.

Une deuxième série d'arguments est plus controversée : il s'agit des analogies — affirmées par les uns, mises en doute par d'autres — qui peuvent exister entre le comportement sexuel de primates supérieurs autres que l'homme et l'homme. Ou plus exactement : il s'agit de savoir s'il existe des schèmes de comportement sexuel intelligibles chez les primates sub-humains ou si dans ce domaine leurs activités restent radicalement chaotiques. Les adversaires de la thèse selon laquelle des enseignements significatifs sur la vie sexuelle des hommes peuvent être obtenus par l'observation des activités correspondantes des singes, formulent les objections suivantes : les singes d'une même espèce peuvent être apparemment monogames. Mais se retrouvant en nombre plus grand ils s'accouplent dans la promiscuité. Ces mêmes singes d'une même espèce sont parfois polygames, parfois polyandres. Autant dire : qu'ils vivent dans l'anarchie sexuelle la plus joyeuse. Ou plus précisément : chez les primates sub-humains la vie sexuelle obéit partout et toujours aux circonstances et au hasard des rencontres. Elle ne paraît jamais être domestiquée par l'application d'une règle sociale préétablie. Les défenseurs de la thèse par contre (Rappel : thèse qui prétend qu'un même complexe génétique régit les compor-

tements sexuels des primates sub-humains et ceux des premiers hommes) posent la question différemment : ce qui les frappe avant tout c'est une certaine permanence des sociétés bisexuelles chez les hommes et chez les primates sub-humains<sup>1</sup>. En deuxième lieu : ils ne pensent pas que l'anarchie sexuelle des seconds soit d'une importance fondamentale puisqu'une même anarchie a probablement prévalu chez les hommes paléolithiques. Le premier point nous semble capital : en règle générale les mâles et les femelles singes vivent ensemble. Une évidence physiologique semble en être la cause : chez les primates sub-humains les organes de reproduction des individus adultes demeurent physiologiquement actifs en permanence. Tel n'est plus le cas en toute évidence chez les hommes d'aujourd'hui. Nous ne savons pas si cette évidence physiologique a dominé la vie sexuelle des paléolithiques. Mais même si elle ne l'a pas fait ou si elle ne s'est manifestée au cours du long processus d'homini-sation que par intensité décroissante, une habitude de la cohabitation bisexuelle s'est certainement formée. Habitude qui est à l'origine du couple et de la micro-unité familiale que connaissent les

1. Une exception possible peut éventuellement être trouvée chez les Indiens Apinayé. Voir à ce sujet les recherches de Claude Lévi-Strauss sur l'échange exogamique entre la congrégation masculine de parents et la congrégation féminine de parents in *Les structures élémentaires de la parenté*, 2<sup>e</sup> éd., éd. Mouton, 1967, p. 57 sq.